

## OMBRE D'HIER, LUMIÈRE DE DEMAIN

Un profil se détache sur la crête de l'erg, décalqué entre ombre et lumière. D'un côté, la lumière du jour naissant est intense, le soleil décline ses rayons obliques en vermeil, intensifié par la fumée de l'énorme incendie qui fait rage à l'horizon. Sur l'autre versant, l'obscurité joue à cache-cache avec l'aurore. La petite silhouette humaine marche, à la dérive. Son village en flammes derrière elle, Meheret n'a pas choisi ce destin.

La fin des cours tant attendue arrive enfin. Je m'apprête à regagner la salle des profs lorsque je tombe sur un attroupement bouillonnant au détour d'un couloir. Mais quel fracas ! En me voyant, certains élèves détalent. L'intervention d'un adulte est nécessaire, mais le gros de la troupe fait corps et l'accès au lieu du crime est difficile. Je retiens ma respiration en repérant quelques têtes. Non, pas mes Neuvièmes !

Des injures volent :

« Sale chienne...

- Et ta mère, eh, espèce de taré... »

D'autres pires et bien plus explicites se multiplient, suivies de provocations imagées et de menaces inquiétantes. Au beau milieu du tumulte, Meheret et Shereen se dévisagent, les poings serrés, les épaules en avant. Shereen a les yeux rouges et le teint altéré, elle n'a pas l'air trop sûr d'elle. Soudain, pressentant le moment lui échapper, Meheret plaque la gamine contre le mur, la bloquant violemment d'un coude contre la gorge. Je hurle :

« Meheret, lâche-le immédiatement ! »

Que faire, les laisser s'entre-tuer ? Meheret est déchaînée, je m'apprête à les séparer lorsqu'un cri retentit, juste à temps :

« Attention, le père Murphy ! »

Le directeur, un ancien joueur de rugby, en impose. Un rugissement tonitruant résonne dans le long couloir. A contre-cœur car elle l'aurait bien achevée, Meheret lâche sa proie. J'essaie d'apaiser les esprits surchauffés.

« Shereen, chez Mr Murphy, toi, Meheret, viens avec moi ».

Le chahut collectif se disperse en commentant bruyamment les faits. Shereen file sans demander son reste alors qu'à ma grande surprise, Meheret me suit sans broncher.

Je pense déjà à la paperasse que je vais devoir remplir, aux conversations difficiles qui s'en suivront, puis aux inévitables répercussions pour Meheret dont le dossier est déjà bien chargé. Meheret est une élève secrète, obstinée, quelque peu solitaire. Elle ne parle

l'anglais que depuis trois ans, mais elle s'oppose souvent avec une surprenante éloquence aux contraintes infligées par le système. Son dossier nous informe qu'elle est orpheline et que sa langue maternelle est l'amharique, sans plus.

On s'assied côte à côte dans une classe vide. Je m'assure qu'elle se soit assez calmée pour entendre sa version des faits qui reste d'une simplicité hallucinante : à quatorze ans, une simple bousculade un peu trop enthousiaste en sortant d'un cours a le pouvoir de déclencher la troisième guerre mondiale.

Encouragée par mon écoute, Meheret ouvre timidement une porte sur une autre version d'elle, plus sensible, plus raisonnable, plus fragile. Je l'engage à trouver d'autres mécanismes pour éviter qu'un incident comme celui-ci se reproduise. Mais dès que je mentionne conséquences et sanctions, la porte entr'ouverte se referme soudainement et le masque retombe. Meheret grommelle en se levant brusquement :

« Ouais bon, ça va comme ça hein, je dois rentrer maintenant. »

Et elle déguerpit en un clin d'œil, me laissant plantée là, les nerfs à fleur de peau. Je ne la rappelle pas, cela ne servirait pas à grand-chose.

J'entre en soupirant dans la salle des profs. Une fois les élèves sortis, les profs restent : il faut préparer les cours, photocopier les contrôles, corriger les cahiers... Martina, une jeune collègue prof d'anglais, a devant elle une pile imposante de petits livrets jaunes. Mordillant son stylo rouge du coin de la lèvre, elle contemple un autre monde à travers la haute fenêtre qui commence à s'obscurcir. Je la sors de sa méditation :

« Eh, Martina, tu rêvasses, la Miss ! Cup of tea ? » J'accompagne mon offre du geste d'usage, pouce et doigts encerclant une mug imaginaire et mimant l'action de boire. Elle acquiesce du menton, l'air ailleurs.

Un instant plus tard, je pose deux grandes tasses fumantes sur le vaste bureau que l'on partage. Sans mot dire, Martina pousse un de ses livrets vers moi, me fixant d'un air étrange... C'est drôle, je jurerais qu'elle a les larmes aux yeux ! Puis elle m'explique : ce trimestre, les Neuvième étudient la biographie, un genre littéraire bien particulier où parfois un auteur nous tient un miroir où l'on peut se reconnaître. En cours, ils rédigent le journal de leur courte vie et travaillent méthodiquement sur la composition de leur récit. Dans ces livrets jaunes que Martina corrige, ils apprendront à parler d'eux sans se sentir jugés, du moins elle l'espère.

Je saisis le cahier ouvert que Martina me tend. Sans même avoir besoin de lire, je reconnais au premier coup d'œil les hiéroglyphes de Meheret.

Dans un récit sans merci, la jeune Érythréenne raconte la faim et la misère de sa petite enfance, l'arrivée d'une patrouille venue d'on ne sait où, qui exécute ses parents puis torche son village alors que Meheret se cache sous des buissons d'acacia avec sa grand-mère et sa petite sœur. Avec un jeune parent également rescapé, elles prennent la fuite à pied sous la nouvelle lune : sous le couvert de l'obscurité, le petit groupe traversera le désert rocailleux des hauts plateaux, parcourant pendant des nuits d'interminables kilomètres de piste le long de la frontière montagneuse. Comme d'autres rescapés érythréens, leur objectif est d'atteindre le Soudan, de trouver refuge dans ce camp mythique à l'est du pays. La grand-mère n'a pas survécu l'abominable trajet nocturne et sa petite sœur a été emportée par la dysenterie en arrivant dans l'enfer du camp. Meheret et son jeune oncle sont arrivés au Royaume Uni après un véritable périple. Pour sa propre sécurité on a rasé la tête de la fillette que l'on déguise en garçon. Elle décrit une embarcation précaire et une traversée terrifiante, les vagues, la soif, des trajets dantesques cachés dans un camion à double fond, puis les retrouvailles avec de vagues parents à Londres, chez qui elle vit maintenant.

Je regarde Martina, les yeux brillants : nous sommes abasourdis toutes les deux. Le récit de Meheret est un tour de force. Sa syntaxe et son orthographe truffées de fautes n'ont plus d'importance : avec son témoignage plein de dignité, la jeune reine de Saba a réussi à honorer la mémoire des siens tout en restant profondément authentique.

Les élèves vont et viennent, les années passent... Mais certains sortent du lot plus que d'autres et restent inoubliables. A quatorze ans, en partageant des fragments de ce qu'elle avait enduré dans les flammes de la guerre, de la famine et de la fuite, Meheret trouvait sa voie, se donnant pour mission de partager son histoire. Aujourd'hui, elle transpose son vécu en mosaïque de métaphores, d'ironie et de poésie que le monde entier peut lire.

Cette année, j'ai retrouvé Meheret par hasard dans le *Camden News*. Superbe et digne sur la photo de l'article, je redécouvre ma jeune rebelle qui s'investit dans un projet d'aide aux réfugiés. Son dernier livre met l'accent sur la force avec laquelle les enfants traversent des moments difficiles. Je l'ai appris en lisant le journal, émue de découvrir comment son « œuvre d'optimisme et d'inspiration qui laissera des histoires puissantes dans l'esprit du lecteur » a transformé l'ombre de son enfance en lumière.